



DE L'INFLUENCE DES LIVRES.

L'Opinion Publique du 29 décembre dernier a publié, sous le titre : *Abrutis par les livres*, un article très bien fait sur un sujet très important. L'auteur, qui est des favoris du public et ne saurait écrire *incognito*, se demande, non pas si la jeunesse canadienne-française est *abrutie*—le mot est un peu vil—par les livres qu'elle apprend au collège, mais plutôt si l'éducation qu'elle y reçoit est bien celle qu'il faut pour la rendre heureuse et lui assurer le succès dans les carrières diverses où doit s'exercer son activité : il conclut dans la négative, et telle est la question qu'on me permet d'examiner à mon tour dans ces colonnes.

Voici en peu de mots la théorie de l'auteur.

Le monde de notre temps veut aller vite en toutes choses ; après avoir trouvé le moyen de voyager à la vapeur, il désire aussi étudier et apprendre à grande vitesse. Erreur capitale. Cette méthode ne développe que la mémoire, et supprime le travail, le véritable travail, qui est l'exercice de la pensée et du jugement, d'où il résulte que le jeune homme, au sortir du collège, se croit savant parce qu'il a la tête bourrée de tout ce qui contiennent les abrégés historiques et les manuels scientifiques, qu'il devient paresseux d'esprit, n'ayant pas cette curiosité qui provoque l'étude, oublie promptement ce qu'il n'a confié qu'à sa mémoire, et que bientôt son intelligence sèche dans sa fleur, qu'il passe, suivant un mot parisien, à l'état de *fruit sec*. Un autre résultat est que le jeune homme, façonné dans le moule d'un enseignement exclusif et autocratique, perd tout esprit d'initiative, toute indépendance d'idées, tombe dans la routine et ne pense que par le voisin. Citons plutôt :

« Qu'est-ce que nos maisons d'éducation, sinon d'immenses usines scientifiques dans lesquelles on jette les intelligences de notre jeunesse, pour les en voir sortir, au bout de huit ans, portant toute la trace du moule uniforme dans lequel on les a façonnées. Pendant huit ans, tous les élèves ont appris la même chose, et de la même manière, avec la seule différence de ceux qui n'ont rien appris du tout. Tous se sont habillés de la même manière, ont marché de la même manière, ont parlé de la même manière, ont pensé de la même manière, ont lu les mêmes auteurs avec le même intérêt et dans un même but d'y puiser les mêmes idées et les mêmes goûts.

« On a eu pour principe—du moins en apparence—de tuer toute initiative, tout individualisme, tout esprit de discussion ou même de commentaire. On s'en tient à la mémoire. Les élèves ont pour premier devoir d'apprendre par cœur, de croire chaque mot de ce que dit l'auteur, et de ne jamais aller au-delà de ce qu'il dit.

« En littérature, en histoire, en philosophie, on n'enseigne pas le moins du monde à se faire une opinion à soi-même, à discuter les enseignements du livre, à se rendre compte de ce qui est écrit, et à raisonner les opinions. Ce que le livre dit ne saurait être contredit, ni discuté, ni même expliqué. La lettre doit suffire.

« La mémoire gagne beaucoup sans doute à ce système, mais la mémoire ne fait pas le bonheur, ni même le succès. . . . Le jugement est autrement important à développer. C'est pourquoi il faudrait le prendre jeune. . . .

« Il faut que les facultés de l'enfant soient exercées, qu'elles soient habituées au travail. . . .

« Les enfants doivent travailler autant pour le travail lui-même que pour le profit actuel qu'ils en retirent. . . .

« Tout le monde accuse les cultivateurs d'être routiniers. . . mais, par malheur, tout le monde est routinier. . . Eh bien ! cette routine provient du manque d'initiative général parmi notre population, et s'il n'y a pas d'initiative, c'est parce que dans l'esprit des enfants, on a tué l'esprit d'examen, de discussion, de travail. Dans le monde ils continuent les traditions de l'école.»

Du reste, l'auteur ne s'attaque nullement à l'enseignement religieux, qu'il croit entre bonnes mains.

Dans les lignes qu'on vient de lire il faut d'abord faire la part de l'exagération. Les écoliers de notre pays discutent leurs livres et contredisent leurs professeurs quand cela leur plaît ; bien loin de les empêcher de raisonner, on les y invite, on les y oblige même en leur faisant faire des analyses écrites, et il est difficile de concevoir que la philosophie puisse être apprise de mémoire ; les livres-manuels sont des abrégés, des résumés qui servent à guider les travaux des élèves, et ils sont commentés et expliqués par des hommes sérieux pour qui l'enseignement est une mission spéciale : chacun sait cela, et l'on ne doit attribuer à personne l'intention formelle de le nier. Ce que l'auteur prétend, c'est que si la jeunesse est paresseuse et sans idées qui lui soient propres, cela vient de l'éducation « par cœur » et trop systématique qu'elle a reçue au collège.

L'exposé de cette thèse, d'ailleurs rempli d'observations dont quelques-unes sont vraiment exactes, suggère tout de suite un réflexion préliminaire. Cette méthode d'enseignement que l'on donne comme cause de l'apathie tant reprochée à la jeunesse canadienne, n'est-ce pas celle qui est adoptée dans tous les pays ? Est-ce seulement au Canada que les professeurs mettent des manuels entre les mains des élèves et les leur font apprendre par cœur ? Est-ce seulement au Canada que les collèges suivent une règle uniforme d'instruction ? Sauf erreur, en France, en Angleterre, aux États-Unis, partout, les maisons d'éducation sont autant de « moules » dans lesquels on a placé les écoliers et dont ils gardent la physionomie plus ou moins selon la vigueur de leur tempérament intellectuel ; et cela semble être une des conditions nécessaires et inévitable d'un cours d'étude. Tout enseignement pour être efficace doit être systématique. Voici, par exemple, un professeur avec trente élèves autour de sa chaire, à qui il veut apprendre l'histoire ou la philosophie : évidemment ce professeur doit avoir une règle, une méthode pour diriger tous ensemble des esprits toujours si différents les uns des autres ; il ne peut pas les laisser aller à leur gré, il faut qu'il les conduise, dans le double but de leur être utile et de maintenir l'ordre dans sa classe. Or cet homme a ses idées qu'il croit justes ; il les développe avec l'accent de la sincérité, avec cette chaleur que communique l'amour du vrai, avec une certaine originalité qui lui est propre, ou avec l'autorité de la science ; ses élèves, qui sont jeunes, dont l'esprit vierge est exposé à toutes les impressions, subissent naturellement son influence, adoptent ses opinions, prennent même sa tournure d'esprit et ses manières de penser : c'en est fait, les voilà passés au « moule. » Eh ! comment veut-on qu'il en soit autrement ? Tant qu'elle est en tutelle, l'intelligence humaine se nourrit avec confiance, ou peut-être en aveugle, des aliments que lui offre une main amie et protectrice. L'enfant s'abreuve aux lèvres de son père, l'écolier dévore la parole du maître, l'homme mûr lui-même s'approvisionne souvent chez un modèle

ou un chef d'école. C'est une loi de la nature. L'homme naît faible et ignorant, et de même qu'il forme ses manières sur celles des parents qui l'élèvent, de même il façonne son esprit sur ceux qui lui imposent par le prestige du talent ou des connaissances acquises.

Et si la jeunesse canadienne est paresseuse et apathique, ce serait parcequ'elle a été soumise à cette loi qui atteint tout homme venant en ce monde ! Ce qui se pratique ici se voit partout ailleurs, et ce serait ici seulement qu'il en résulterait un mal ! Non, vraiment, nous ne le croyons pas, et la présomption est que l'on n'assigne pas au mal sa véritable cause, que cette thèse de « l'abrutissement par les livres » est un paradoxe qui montre bien, à la vérité, que l'auteur, lui, a des idées personnelles, mais qui n'en est pas moins, pour cela un paradoxe.

Voyons si la preuve justifie cette présomption déjà très-forte par elle-même.

A sa sortie du collège, le jeune homme possède des notions élémentaires et générales sur les principales branches des connaissances humaines, et peut aspirer à être dans un avenir assez prochain avocat, notaire ou médecin. Ce qui lui manque alors, ce n'est pas l'amour du travail, ni l'esprit d'initiative ; il a le cœur de bouleverser les bibliothèques, et assez d'audace pour parler en public : ce qui lui manque, c'est la modestie, c'est la connaissance de sa force, de sa valeur réelle. On demandait à un orateur célèbre s'il se sentait éloquent : « Oui, dit-il, si je me compare ; non, si je me juge. » L'écolier ne sait point se juger, il se compare toujours. Or l'état de l'instruction publique est tel en ce pays que celui qui a fait un cours d'étude se trouve, avec ses seules connaissances élémentaires, au-dessus du niveau commun. Il promène ses regards autour de lui, et il aperçoit des avocats qui n'ont jamais appris la logique, des notaires qui ne savent pas le français, des médecins qui ne sauraient lire Virgile.

« Et lui :

« Il sait, le savant homme !

« Presqu'une autant de latin qu'un savetier de Rome. »

Puis, voyant ces hommes cumuler les honneurs et s'attirer une large clientèle, il se dit avec confiance : Je vais être bientôt distingué dans le monde.

Que dis-je ? on le distingue déjà. Au bureau, son patron lui commande des recherches dans les in-quarto et les in-folio ; au salon, les femmes disent qu'il a du talent et lui témoignent leur admiration en sollicitant des vers de sa composition ; à la campagne, le député l'invite à venir parler en sa faveur sur les hustings, et ses amis lui demandent ce qu'il pense de la question romaine et de l'annexion ; enfin, pour comble de bonheur, le rédacteur d'un journal semi-quotidien sollicite le concours de sa plume exercée, et s'il publie quelque chose on lui insinue délicatement qu'il succèdera à M. Cartier entre l'âge de trente et quarante ans. Il est certain que ce jeune homme est né sous une bonne étoile ; l'avenir s'annonce pour lui brillant et prospère ; il n'a qu'à marcher, les succès vont naître devant lui comme les roses sous les pas de la déesse. Aussi bien il y compte, et se figure, selon le proverbe, que les allouettes vont lui tomber du ciel toutes rôties, car il sent intimement qu'il possède déjà assez de science pour être un homme remarquable dans le milieu social où il est destiné à vivre. Les avocats qu'il connaît n'ont pas un grain de philosophie dans la cervelle, et les députés de sa province lui paraissent un tas de ramollis qui parlent un baragouin pitoyable. Il voit tout ce monde